

## « L'île »

Patricia Belzil

---

Number 54, 1990

« Théâtre et homosexualité »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26818ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Belzil, P. (1990). Review of [« L'île »]. *Jeu*, (54), 136–137.

Hélène désespère de son autre amour, au moment où s'éleve l'impossibilité de l'amour entre l'homme et la femme, c'est un cri d'amour maternel qui jaillit : «[...] Mon amour pour toi est simple [...] » (p. 38), dit-elle à son fils.

Entre elle et Xavier, au contraire, point de certitude : elle ne sait s'il lui appartient, elle ignore comment l'atteindre. Pour y parvenir, elle passera par Adrien<sup>2</sup>, mais ne saura les rejoindre ni l'un ni l'autre. Entre les deux, c'est elle-même qui se perd : «Parce que tu me possèdes et que je me perds. Quel désastre d'être en amour!» (p. 44) dira-t-elle à Xavier. Pendant que les frères se détruisent l'un l'autre, Hélène est écorchée par les deux expressions du double, tenue à l'écart de leur chasse comme de leur désir.

### **je te fais l'amour et je te tue**

Ou je te possède ou je te tue, devrions-nous entendre. Les pulsions de mort semblent dominer les rapports amoureux, en particulier lorsqu'il s'agit d'amours réprouvées<sup>3</sup>. On se souvient de Vallier dans *les Feluettes* : «Dis-moi que tu m'aimes et je te tue!» L'homosexualité présentée ici est l'expression ultime de l'amour : amour-passion qui passe par la destruction. Le rapport entre les jumeaux en est un d'amour-répulsion. «Je suis ton ombre, je te hais autant que je t'aime. Comment peux-tu m'unir à toi pour toujours?» (p. 93) Xavier a besoin d'Adrien pour exister. Leur gémellité est le résultat de l'ambition du père qui a divisé la puissance en scindant l'oeuf. Ses deux fils ont gardé une âme incomplète, chacun voudra posséder l'autre. Adrien exerce un pouvoir bestial, brutal sur son frère : le symbole du cochon noir est limpide. Au contraire, le pouvoir de Xavier est insidieux ; il veut contraindre Adrien à dire son amour : «Saigne-moi! Suce mon sang! Dis-moi que tu m'aimes!» (p. 124). Et ils se possèdent dans l'instant où ils se tuent.

Leur étreinte ultime est une danse sacrée, un rite de vie et de mort. L'amour-possession associé à

2. Adrien : «Écoute l'outarde, t'as pas encore compris que l'os, c'est moi!» (p. 102) Hélène doit se donner au cochon pour atteindre l'oiseau-sexe de Xavier.

3. Voir les articles d'Isabelle Raynaud, «*Les Feluettes* : aimer/tuer», et de Solange Lévesque, «À propos des *Feluettes* : questions et hypothèses», dans *Jeu* 49, 1988.4, p. 168-173; 174-179.

un rituel de destruction est à son comble lorsque leur sang se mêlent. Devant la mort que se sont donnée deux frères qui s'aimaient, la femme proclame la force de la vie donnée à celui qu'elle aime, son fils.

### **lynda burgoyne**

## «l'île»

Texte de Marie-Claire Blais, Montréal, VLB Éditeur, 1988, 84 p.

### **marginalité exaltée**

La communauté de «l'île» se compose d'une vieille dame alcoolique, d'un prostitué noir, de couples d'homosexuels masculins et de quelques autres personnages dont la seule parenté est leur marginalité et leur aigreur à l'égard de la société. Le lieu où évoluent (ou stagnent, plutôt) les personnages de Marie-Claire Blais est une station balnéaire, une île exotique avec son ghetto noir; en vacances prolongées, ou simplement en exil, ils se meuvent avec langueur de la piscine au bar et du bar à la piscine. Dans une temporalité qui paraît plus ou moins suspendue, au rythme ralenti qui est de rigueur en pays chaud, la vie insulaire se déroule en marge de la société et de son prosaïsme (il n'est que rarement question de gagner sa croûte), comme une forme de paradis, d'île Lesbos ou de Provincetown exotique, qui réduit le mal de vivre généralisé des personnages.

À leur «malheur» s'ajoute la présence massive des touristes dans l'île. Les autochtones (ou les «habitues») de l'île, qui sont tous marginaux, rejetés par la société (homosexuels, noirs, toxicomanes, sidatiques, vieillards), se sont reconstitués ensemble une famille, une microsociété, et répugnent à voir l'île progressivement envahie par les touristes blancs. Ceux-ci représentent de façon extrêmement univoque l'intolérance de la société, la double norme blanche et hétérosexuelle. Cette univocité contribue à faire du texte de Marie-Claire Blais une oeuvre qui réduit à une opposition manichéenne des enjeux sociaux plus complexes; le mépris qui est manifesté à l'égard du SIDA ou de l'homosexualité (on ne

sait trop, ce n'est pas très clair) est énorme, troublant, et d'autant plus gênant que les touristes qui l'expriment n'ont pas d'identité propre, sont désignés comme «l'homme» et «la femme», et qu'alors le discours qu'ils tiennent se veut celui de tout leur groupe : «Ils se baignent dans nos piscines, dans la mer. Ils sont partout avant nous, dans les restaurants, dans les bars. Leurs lèvres contaminent tout ce qu'ils touchent. Leurs bouches, leurs mains...» (p. 61)

Le texte volette autour de quelques idées éminemment noires : la beauté physique menacée par la maladie et la vieillesse, le rejet des personnes âgées, la solitude, la mort. Présentées de façon appuyée, ces idées étouffent les personnages de telle sorte qu'ils en deviennent comme les étendards, traînant avec eux toute la misère des marginaux<sup>1</sup>, chacun représentant un aspect de ce qui est prétendument méprisé par d'«autres». Cela fonctionne donc à coups d'images plus éloquentes les unes que les autres : Jim et Dave, un jeune couple homosexuel ébranlé par la mort imminente de Jim (atteint vraisemblablement du SIDA, bien que ce ne soit pas dit), tentent donc désespérément de se construire une maison. Symboliquement, Jim est incapable d'y travailler, les outils lui

glissent des doigts et il anticipe l'effondrement de la maison : «Toutes ces fourmis qui la dévorent, qui vont en dévorer tout le bois toutes les nuits, je les entends qui travaillent. Et en dessous, la terre est chaude et humide. Nous allons nous enfoncer dans ces marais pourris de l'île.» (p. 31) À l'instar des touristes, Jim manifeste du dégoût pour son propre corps, mais il semble davantage bouleversé par la déchéance physique, le déclin de sa beauté que par son état morbide.

Marie-Claire Blais a déjà mieux parlé de l'homosexualité, mieux pénétré les marges<sup>2</sup> qu'elle ne le fait ici. De *l'île* se dégage un ton apologétique,

qui exalte l'homosexualité tout en (est-ce contradictoire ou bien nécessaire, je ne sais plus) la ghettoïsant. L'image qui y est donnée de la société est simpliste : les marges sont violées par les «autres», qui par surcroît sont méchants : en plus de s'introduire dans le monde de «leurs» marginaux, ils les expulsent presque de l'île par leur intolérance. Or, parallèlement à ce rejet en bloc de la société, le parti pris pour la marginalité tel qu'il s'exprime ici n'est pas légitimé par un discours articulé de la part des marginaux eux-mêmes, puisque jamais on n'entend la parole marginale : les émotions sont murmurées, perdues (les didascalies indiquent d'ailleurs cet évanouissement des voix qui devrait être marqué, à la scène, pour suggérer la parole que l'on tait, l'échec de la communication et la solitude, donc, de chacun). En outre, les dialogues sonnent faux, la langue utilisée étant très «écrite», poétique et elliptique (se voulant prétentieusement suggestive, jouant avec lourdeur et force insistance sur le non-dit).

L'impression que j'en ai, à la lecture du moins, c'est que l'entreprise créatrice n'est pas menée à bien, comme si l'on s'était contenté de mettre en place une atmosphère, des garçons qui s'aiment et quelques idées simples. Ce genre de texte aurait pu être engendré par une forme de naïveté, de simplisme; or, on sent plutôt une sorte d'inachèvement dont les motifs ne sont pas clairs, une manière de théâtre de suggestion qui erre autour de deux ou trois thèmes, deux ou trois images, suggère ici, insiste là. Tout se passe comme si l'auteure voulait précisément inscrire son oeuvre dans une marginalité, à l'instar de son sujet. Et que ce sujet ait été traité par Marie-Claire Blais au théâtre, alors que le roman eût exigé une prise en charge plus rigoureuse des idées par le récit, répondait peut-être à une volonté de s'inscrire dans le mouvement à la mode de l'homosexualité sur scène et, par là, d'assurer à son texte une plus grande visibilité.

patricia belzil



1. En réalité, ces «malheurs homosexuels» sont le lot de tout le monde.  
2. Je pense simplement à son dernier roman, *l'Ange de la solitude* (VLB, 1989), où elle nous donnait un récit bref, hautement poétique, pour décrire l'univers d'une commune de filles homosexuelles.